

Vida AZIMI
Directrice de recherche
CNRS/CERSA-PARIS II

Numéro spécial *Cahiers de la Fonction publique* 2004

QUAND LE DÉMON D'ÉCRIRE... L'ADMINISTRATION ET LA LITTÉRATURE

“Le ministère est un monde de papier ; je ne sais point comment Rome et l’Égypte se gouvernaient sans cette ressource, on pensait beaucoup, on écrivait peu. La prolixité de la correspondance et des ordres du gouvernement est une marque de son inertie, il est impossible que l’on gouverne sans laconisme. (...) *Le démon d’écrire nous fait la guerre* et l’on ne gouverne point ”¹. Chacun aura reconnu le ton âpre et la formule incisive de Saint-Just vitupérant la manie paperassière de l’administration.

Il y a pourtant démon et démon et les deux cohabitent dans les bureaux, et hantent toute la hiérarchie : un esprit maléfique, dévoreur de temps et d’efforts de plume ou de clics de souris d’ordinateur, tatillon et tracassier à souhait -malgré les tendances récentes à la simplification administrative-, volontiers amphigourique ; et aussi un génie protecteur, le *daimon* grec, inspirateur et créateur, matrice des lettres, des belles-lettres. L’administration et l’écrit ont universellement et de tout temps partie liée. Les tablettes de Sumer et de Perse, les parchemins de l’Égypte pharaonique l’attestent, tout comme la figure du scribe qui domine la statuaire antique et orne les collections des plus grands musées du monde.

Il existe certes une “littérature” administrative, avec ses tournures bien à elle et son style propre selon les lieux et les époques². On en souligne d’habitude les travers, le formalisme et les expressions de commandement, le discours mécanique, l’abus des mots nobles, lourds et longs, les précautions oratoires. Pour Marc Fumaroli, grand pourfendeur de “l’État culturel” et de ses dérives, quand le “degré zéro de l’écriture” est atteint, “il ne reste plus que deux degrés de style : le style administratif et le style voyou, deux langues de bois”³. Aux yeux de certains, ce style peut même tuer le vrai talent littéraire. Voici ce qu’écrit déjà à ce propos Jean

¹ Saint-Just, “ Rapport au nom du comité de salut public sur le gouvernement “, présenté à la Convention nationale, 10 octobre 1793, in *Œuvres complètes*, ed.Gallimard/Folio Histoire inédit, Paris, 2004, p.642. C’est moi qui souligne.

² Voir : M. Spreutels, *Dictionnaire du style et des usages administratifs officiels et privés*, ed.Sodi, Bruxelles, 1967. R. Catherine, *Le style administratif*, ed.Albin Michel, Paris, 1996. J. Duhamel, *Les perles des fonctionnaires*, ed.Albin Michel, Paris, 1998. P. Ferran, *Les Perles du courrier administratif*, ed.Horay/Cabinet de curiosité, Paris, 1999.

³ M. Fumaroli, *L’État culturel. Essai sur une religion moderne*, ed. de Fallois/Biblio, Livre de poche/essais, Paris, 1992, p.39-40.

Thomassy, un ami de Balzac, au grand écrivain le 7 janvier 1824 : “ Mon cher Balzac, je ne vous écrirais jamais si j’attendais un moment d’inspiration ou du moins un de ces quarts d’heure où l’on est moins hébété par tous les détails de l’Administration (...) ; je ne suis plus homme de lettres, je suis homme de bureau : par conséquent, indulgence pour la pesanteur d’un style administratif et la trivialité d’une lettre écrite entre quatre expéditionnaires sous mes ordres ; je ne parle pas de mon sous-chef ; il est à un degré plus haut que ces illustres belle-main, et ne peut recevoir de moi des avis”⁴ . Autre appréciation significative sur le style bureaucratique, celle de Pierre d’Hugues, au début du XXe siècle : “Exposer lourdement une affaire, la commenter en périodes peu logiques, entrelardées de termes conventionnels et inutilement employés, conclure sans conclusion, affirmer avec des réticences, tel est, tel fut le modèle du genre. Certains chefs de bureau y excellent. On comprend que Maupassant n’y ait pas réussi. Or Maupassant pourrait être précisément un excellent professeur de style administratif, si on entendait par là une langue claire, simple, élégante, décisive”⁵ . Le côté “grimoire”⁶ est encore et toujours ressenti. L’administration française moderne en est consciente elle-même, à telle enseigne que fin 2003, elle a fait éditer par les éditions Robert Laffont, sous l’égide du Comité d’orientation pour la simplification du langage administratif (Cosla), un *Lexique administratif* à l’usage des fonctionnaires “ priés d’écrire pour être compris” ⁷ . Les défauts de style ne signifient pas l’inutilité d’un langage administratif. L’administration est une puissance omniprésente s’adressant à l’ensemble des citoyens, couvrant presque la surface du champ social, interprétant ou posant des règles de droit : il est normal qu’elle use d’un style particulier opératoire et d’un vocabulaire spécifique. Cette “littérature”, au demeurant très intéressante et pas toujours facile à “décoder” pour le profane ⁸ , n’est pas l’objet de la présente étude

⁴ Cité par A.-M. Bijaoui-Baron, “La bureaucratie balzacienne : aux sources d’un thème et de ses personnages” , in *L’Année Balzacienne*, 1982, p. 173-175.

⁵ P. d’Hugues, *La Guerre des Fonctionnaires*, Préface de M.G.Demartial, ed.Ernest Flammarion, Paris, 1914, p.134-135.

⁶ Stephen Smith, “Le français du Quai d’Orsay, un grimoire diplomatique”, *Le Monde*, 26 avril 2001. L’auteur commente un télégramme du secrétaire général du Quai d’Orsay Loïc Hennequin, intitulé “Cadre stratégique pour l’obscurcissement programmé du français”, envoyé à toutes les ambassades de France à l’étranger, un 1er avril, comme un vrai-faux poisson d’avril. Après la citation sarcastique d’un “florilège d’outrances lexicales” de nos diplomates, le rappel à l’ordre conclut : “Si nous continuons dans cette voie, il sera bientôt superflu de chiffrer nos télégrammes : ceux-ci deviendront incompréhensibles. J’invite les rédacteurs de la correspondance à se ressaisir : écrivons à bon escient, écrivons brièvement mais, avant tout, écrivons simple et clair”.

⁷ Laetitia Van Eeckhout, “Les fonctionnaires sont priés d’écrire pour être compris” , *Le Monde*, 31 décembre 2003. Dans un souci de lisibilité, un style direct est préconisé “pour faciliter la compréhension et limiter le caractère anxiogène des formulaires”.

⁸ Voir G.Thuillier, *Pour une histoire de la bureaucratie en France*, ed.Comité pour l’Histoire économique et financière de la France, Paris, 1999, “Les modes d’écriture”, p.245-253. R.Catherine avait déjà donné les règles pratiques de l’écriture administrative dans son ouvrage,déjà cité, désormais classique et constamment réédité, *Le style administratif*, (1ère ed.1947).

qui se veut un essai de réflexion sur les deux genres suivants, permettant de saisir les causes de l'engouement pour les choses administratives⁹.

Il y a aussi une littérature née chez des auteurs qui ont eu une carrière administrative plus ou moins longue. Petits ou grands commis de l'État n'ont pas gaspillé tous leurs talents dans les mornes exercices de style administratif et ont contribué, selon leurs aptitudes, à enrichir le patrimoine littéraire de l'humanité. Pour une fois, on ne peut parler d'exception française ! Le phénomène semble international, pour ne pas dire universel, même s'il convient de distinguer chez nous comme ailleurs, entre la grande littérature (roman engagé ou à thèse, roman de valeurs, roman social, conte philosophique etc.) , la littérature-témoignage, la littérature-souvenirs confortée par la constitution récente des archives orales et des autobiographies administratives. Cette dernière entreprise retient l'attention car il s'agit d'une opération suscitée, pour mieux "connaître des fragments de la *mémoire administrative*", pour cerner les changements dans le métier et collecter des récits de vie. L'originalité de l'expérience revient au Comité pour l'Histoire économique et financière de la France qui a lancé pour les retraités du Trésor un concours sur le thème : "Racontez-nous votre vie". Le premier jury, présidé par André Castelot, a donné le premier prix à un agent du recouvrement Blanche Py pour ses *Mémoires d'une employée du Trésor public* (1995, 126 pages)¹⁰. L'innovation qui consiste en "une prise de parole" non spontanée, apporte beaucoup à la connaissance de la vie et des rouages administratifs mais la prudence impose de compter, ici comme pour toutes les autobiographies, avec les contorsions de la mémoire tantôt lacunaire, tantôt sélective ou même construite *ex post*, avec les timidités et les audaces et toutes les nuances et zones d'ombre psychologiques. Sur le même registre, n'omettons pas de mentionner la presse administrative observatrice des bureaux de l'intérieur et regorgeant de vrais morceaux d'anthologie. Cette dernière forme de littérature appartient davantage au répertoire des archives de l'administration.

Il y a enfin une littérature qui prend sa source dans l'administration, qui fait des fonctionnaires des protagonistes de romans. En France, cette ressource littéraire s'est révélée très tôt chez des poètes et des dramaturges (la *Ballade des Escoutans* de François Villon, *Les Plaideurs* de Racine)¹¹, mais il faut attendre le XIXe siècle et la réorganisation napoléonienne pour constater l'enracinement des stéréotypes de fonctionnaires dans les œuvres. *La Comédie Humaine* de Balzac, pour ne rappeler que

⁹ P. Soudet estime dans *L'Administration vue par les siens...et par d'autres*, 2e ed. Berger-Levrault, Paris, 1972, p.19, que la littérature administrative "est tout ensemble littérature involontaire issue du seul métier exercé avec talent et lucidité- et littérature consciente sous la forme du savant contrepoint que les "vrais" écrivains, étrangers à l'administration, ont tissé autour de ses activités".

¹⁰ G.Thuillier, *Pour une histoire de la bureaucratie en France*, op.cit.p.347.

¹¹ Voir P.Gerbod, "Le fonctionnaire dans la littérature du XIXe au XXe siècle", *La Revue Administrative*, n°310, juillet-août 1999, p.345-357.

le monument littéraire le plus connu, riche de 90 romans et nouvelles, faisant apparaître des administrateurs de rangs divers dans au moins 47 d'entre eux, est à sa manière "un véritable *Bottin administratif*"¹², sans compter des livres tels *Les Employés* (1824), qui ont pour principal sujet le monde administratif. Des catégories de fonctionnaires (juges, policiers, enseignants, diplomates, préfets etc.) sont plus avantagées que d'autres. Il n'en reste pas moins que la grande littérature et même des écrits plus confidentiels et méconnus offrent une certaine vision globale de l'administration, plus ou moins équitable. L'administration, flattée, tire gloire de cette représentation. Elle aime poser en mécène éclairé d'une *libido scribendi* dont elle est davantage bénéficiaire que contributrice volontaire. *Administration*, revue du corps préfectoral et des hauts fonctionnaires du ministère de l'Intérieur, publie depuis quelques années, à tous ses numéros, une rubrique sur "les préfets écrivains" et leurs publications récentes. Le discours de clôture de M.Marceau Long, Vice-Président du Conseil d'État, au colloque de 1993 sur "l'État de droit au quotidien" témoigne d'un sentiment d'auto-satisfaction : " La littérature reflète le rôle fondateur que jouent nos deux corps : sous-préfets et maîtres de requêtes, conseillers d'État et préfets sont représentants naturels de l'État, de son autorité, d'une certaine image de l'intérêt général dans les œuvres de Balzac, de Stendhal, de Zola, de Maupassant ou d'Alphonse Daudet"¹³. Il est vrai qu'il s'agit là de grands écrivains classiques qui font l'unanimité pour une postérité, oublieuse de leur possible férocité.

Cette étude est avant tout le fruit d'un butinage littéraire. Le hasard a été propice et l'école buissonnière au milieu des livres, à des heures tardives, a donné une moisson inespérée, inattendue puisqu'il n'était alors question que du plaisir de lire. Puis la nuit a porté conseil et l'aube a révélé des lueurs utiles à la science de l'administration...

Pour les Lettres, l'administration est tantôt une mère protectrice et nourricière, tantôt une muse, parfois une mère castratrice voire une marâtre (?), dès qu'elle se mêle de censure ou entrave la créativité.

***L'ADMINISTRATION, NOURRICIÈRE DES LETTRES**

-Nul mieux que Pierre d'Hugues, aristocrate socialisant, fin connaisseur de l'administration française, ne s'est mieux et plus longuement exprimé sur la pratique courante de recruter des "littérateurs, romanciers, dramaturges, poètes, peintres et musiciens même, (qui) ont souvent été *embusqués* dans les administrations de l'État". Nostalgique, il observe qu'au début du XXème siècle, l'accroissement du "travail

¹² J.L.Harouel, "Contribution à l'étude de la prosopographie administrative balzacienne - Un chef de division napoléonien, Bricard", in *Hommage à Romuald Szramkiewicz*, ed.Litec, Paris, 1998, p.225. Souligné dans le texte.

¹³ Discours du 12 octobre 1993, *Administration*, n°161, octobre-décembre 1993, p.152.

professionnel" a fait perdre aux bureaux "la note pittoresque que leur conféraient ces intelligences ou ces futures renommées. Les *employés de ministère* qui se livrent à des occupations totalement dissemblables de celles de leur profession sont fort peu nombreux aujourd'hui. Les emplois subalternes sont réservés aux anciens sous-officiers. Les postes relativement élevés ou pouvant le devenir ne sont donnés qu'au concours et au *piston*. C'est là un recrutement peu favorable aux imaginatifs et aux penseurs". Ces derniers sont "des ronds-de-cuir originaux", "tranchant sur l'ensemble un peu vulgaire du milieu", "*faisant de l'expédition*" pour gagner leur pain, sans oublier de rêver et d'extérioriser leurs rêves, en attendant le succès public. L'administration "ne songeait guère à utiliser le talent, mais(...) du moins elle (les) laissait vivre en paix". Il faut ajouter à ces "hommes de valeur" à prétention littéraire, une catégorie d'"*amateurs*", celle des "artistes", hommes férus de beaux-arts ou artistes de la vie, "*aventuriers*", "vieux poète de brasserie", "journaliste invalide", "député non réélu", "colonel fatigué", "explorateur hâbleur", "sous-préfet disponible". Autant dire à propos des uns et des autres, "une sorte de légion étrangère, riche d'expérience et d'anecdotes". Ces "originaux" donnaient un spectacle hétéroclite mais avaient pour fonction symbolique de "déniaiser" les bureaucrates de carrière de niveau inférieur, et d'élever les catégories supérieures portées sur le théâtre et la littérature. Pour sa part, l'administration remplissait une fonction économique et sociale, en fournissant aux gens de lettres et autres artistes, un emploi "acquis sans effort", équivalant "à une bourse et, au prix d'un travail presque machinal, (qui) leur permettait, en vivant maigrement, de produire selon leur fantaisie". Il ne s'agissait certes pas d'une politique publique délibérée, au sens actuel. La présence de ces "flâneurs" donnait néanmoins "inconsciemment" de l'énergie et était une antidote à la routine. A la veille de la Grande Guerre, les économies budgétaires, les nécessités militaires et "l'invasion féminine (*sic*)" des bureaux restreignent la marge de libéralités de l'administration. Pierre d'Hugues le constate avec amertume, rappelant les sujets de fierté passés ou vivants de l'administration : "En somme, nul bibliothécaire (même issu de l'école des Chartes), nul commis (même bachelier ou ancien sous-officier) n'ont honoré la fonction publique plus que Leconte de Lisle, Alfred de Musset (...). Il reste, heureusement, parmi les fonctionnaires quelques poètes, tels que MM. Sébastien-Charles Leconte, Raymond de la Tailhède, Paul Claudel. Certes je ne compare point entre elles leurs littératures. Mais il est bon que l'État encourage les intelligences indépendantes" ¹⁴ . Tout est dit là, même si l'avenir contredira, dans une certaine mesure, ce pessimisme.

¹⁴ P.d'Hugues, op.cit., p.10-11, 38-39, 140. Les passages ou mots en italique sont soulignés dans le texte par l'auteur.

Le conseiller d'État Henri Chardon, auteur de nouvelles sous le nom de Henri Mauprat, a joliment décrit dans *Chef de bureau et romancier* (1913), les sentiments et les motivations profondes de l'écrivain-fonctionnaire débutant : "Lorsque j'entrai à vingt et un ans dans l'administration, elle m'apparaissait comme un Mont-Aventin d'où je pourrais tranquillement, sous un nom d'emprunt, descendre à la maraude dans les champs de la renommée littéraire, quitte à me faire connaître si le butin en valait la peine. Pour me décider à ne faire que de la littérature, je manquais moins des rentes nécessaires que de confiance en moi. N'avoir d'autre raison sociale que d'être un médiocre auteur, dans un pays où tous écrivent et où tant écrivent si bien, cela diminue son homme. Mais toucher un salaire de l'État comme magistrat, bureaucrate, sous-préfet, diplomate ou soldat, fournit un alibi honorable. Parmi ces huit cent mille figurants de la puissance publique que vous entretenez, ô contribuables, combien cachent sous les uniformes de l'État des ambitions autres que celle de bien administrer les affaires improprement appelées publiques, car elles ne sont que la collection de vos affaires privées"¹⁵.

-Le phénomène a des racines plus anciennes. Sous l'Ancien Régime, les détenteurs de hautes charges publiques avaient la plume bien acérée et s'en servaient, en dehors de l'administration. Dès la fin du XVI^e siècle, sous le règne de Henri III, paraissait une *curiosa* sous le titre de : *Le secret des Finances de la France découvert et réparti en trois livres*. L'auteur pamphlétaire, dont la personnalité reste mystérieuse, semble un bon connaisseur des arcanes des Finances et est probablement issu du sérail ; il dénonce violemment la prolifération des "officiers" et des gens de robe, autrement dit des fonctionnaires, "inutiles", "rongeurs et destructeurs de l'État, du Roi et de son pauvre peuple"¹⁶. Au XVIII^e siècle, sous l'influence des Encyclopédistes et des Lumières, l'intellectuel devient un homme "engagé" avec la Révolution française. De grands écrivains servent des institutions publiques : Bernardin de Saint-Pierre devenu intendant du Jardin des Plantes, puis professeur à l'École normale supérieure ; Chamfort, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale etc., alors que d'autres font leurs premières armes en politique¹⁷. Il y va surtout d'un enthousiasme militant qui évolue au XIX^e siècle vers la recherche plus prosaïque d'une assurance de condition. En fait, le système donne satisfaction à tout le monde. L'écrivain en herbe n'est pas nécessairement rentier et a besoin d'un minimum de stabilité financière pour réaliser ses ambitions ; de plus travailler pour

¹⁵ cité par G.Thuillier, "*Chef de bureau et romancier* par Henri Chardon (1913)", *La Revue Administrative*, n°271, janvier-février 1993, p.16.

¹⁶ Cité par P. Escoube, "Les hommes dans l'Administration", in *Traité de science administrative*, ed.Mouton&Co, Paris-La Haye, 1966, p.341.

¹⁷ B.Vinot, "Les écrivains et la Révolution", *ENA Mensuel, Politique et Littérature*, Hors Série, décembre 2003, p.30.

l'administration est peu lucratif, souvent rébarbatif, mais jamais déshonorant ou péjoratif. Beaucoup mobilisent toutes leurs relations pour accéder au service de l'État, cocon maternel et douillet. L'administration, surtout celle d'autrefois, cherche d'abord des employés sachant l'orthographe, de préférence dotés d'une belle écriture, et peu exigeants sur le chapitre des rémunérations. L'offre et la demande savent se répondre, d'autant plus que certains écrivains ne font que passer alors que d'autres continuent à cumuler l'activité administrative et les travaux littéraires. Le choix est question de tempérament, de l'administration ou de la place dans la hiérarchie.

Paul Valéry est très représentatif de la première espèce, à la fois avide de nomination dans l'administration et empressé de la quitter. Au printemps 1895, Valéry est déterminé à entrer au ministère de la Guerre, tout en publiant quelques articles. Il ne voit dans l'entrée au ministère que l'argent et "les choses importantes" que cela lui apporterait, savoir "un intérieur, un fauteuil doré, des rideaux d'étamine, un bon poêle, des bouquins, et le pouvoir d'aller à Londres deux fois l'an". Son admission reflète bien de difficultés. Le sujet écrit du concours sur le "rôle de l'armée dans une Nation" l'inspire, même si l'un des correcteurs couvrira sa copie d'annotations désobligeantes : "Quel pathos !", "Absolument inintelligible", "c'est simplement monstrueux", "le français est barbare", bref "c'est un vulgaire décadent, un Paul Verlaine (*sic*) en prose, dont l'administration n'a que faire". En dépit de ces appréciations et de son échec en rédaction juridique, il prépare et réussit ses oraux et finit par être reçu. Encore faut-il qu'une place se libère pour le nommer. Il doit attendre près de deux ans -pendant lesquels il s'impatiente et fait intervenir en sa faveur José-Maria de Heredia- pour entrer en fonction en qualité de commis rédacteur, aux appointements annuels de deux mille francs, pour un travail ennuyeux au contentieux. Sa mère est cependant comblée : "Enfin, elle me sait *casé* ! écrit Valéry. Je n'ai plus qu'à me marier, c'est clair". A la même époque, il écrit à André Gide : "Désormais toutes mes idées seront dominées par celle-ci : sortir d'ici". Huysmans lui avait fait miroiter une sinécure, or il lui faut se soumettre à un rythme acharné de 10h à 17h, sans trouver le loisir de penser pour lui. Désespéré, il note dans un cahier : "Faudra-t-il mourir en petit employé ?" et en marge "Mais oui, mais oui". L'humour le sauve quand il écrit à ses proches, notamment son ami André Fontainas, auquel il offre -selon un de ses biographes- "une description très wagnérienne de ses journées". Valéry est assez avare de physiologie administrative, pour que l'on résiste à rapporter un savoureux extrait de cette lettre : " J'entends sonner en mi majeure le thème de l'Heure ou du 1/4 d'heure sur les horloges qui préludent aux accords du temps Indéfini (...). Le motif du Sommeil-des-Dossiers passe à travers l'orchestre, appuyé par les douces batteries qui évoquent le Scieur-

de-Bois, et le souvenir du Renoncement-à-la-Flème. (...) Le héros va succomber, quand retentit le thème héroïque du Grattoir des Weelsung. Les filles de l'Encre tournent en rond (...). Et se déclare repris par l'orchestre, le motif principal de l'oeuvre, *commis, héros par excellence*. L'encre envahit la scène, les affaires flamboyantes s'éteignent une à une dans le palais sublime des Dossiers. Le dieu railleur de l'Urgence persifle encore le Destin. Enfin, tout retourne au néant originel. Rideau ". On sort ébloui devant la poétique appliquée avec tant de pénétration et de brio au pathétique de la vie et du temps administratifs¹⁸.

Le cas de Valéry est une parfaite illustration de la situation des écrivains au XIXe siècle, et même plus tard. Nombre de ces derniers gravitent autour des cercles administratifs et ministériels et font des recommandations pour les plus jeunes d'entre eux, parfois par affinités politiques, mais aussi en raison d'une formidable pression familiale (-Flaubert, le "cher Maître", est souvent sollicité pour jouer de son influence auprès des autorités ; quand il ne s'agit pas d'interventions insistantes de pères, d'oncles et de leurs connaissances ¹⁹). L'administration fait le bonheur des parents, les soulageant des craintes légitimes inhérentes aux aléas du métier d'écrivain ou d'artiste. Ces derniers, pour la plupart se résignent, ne serait-ce que provisoirement, à la triste besogne administrative. D'autres résistent et optent pour une existence précaire. Balzac, le plus grand observateur de l'administration, vient d'une famille essentiellement employée dans l'administration des "vivres et des subsistances". Il décline cette hérédité. Dans une lettre du 15 août 1821 à sa maîtresse Laure de Berny, il explique qu'il refuse de devenir "un commis, une machine, un cheval de manège". Il y en a aussi -affaire de goût ou de mentalité, de hiérarchie ou d'époque- qui trouvent plus d'honneur dans l'indépendance offerte par le statut de fonctionnaire au regard des intérêts privés. Paul Morand, diplomate et écrivain, est de ceux-là. Il explique, avec une certaine hauteur, ses motivations dans *Venises* : " Je me vois ouvrant une enveloppe de la N.R.F. : le premier chèque de Gallimard ; content et en même temps gêné ; je n'avais jamais reçu de salaire que de l'État ; j'avais l'impression de le trahir, non de m'en libérer. Beaucoup de fonctionnaires, de Maupassant à Valéry, avaient vécu de cette façon honorable et acceptée par tous, mais ils n'appartenaient pas aux grands corps de l'État, Guerre, Marine, Finances, Cour des comptes, Mines, Conseil d'État, Affaires étrangères etc. Les écoles qui y préparaient formaient des institutions dont l'État était à la fois, la loi et les concours

¹⁸ Cela rappelle aussi, le lyrisme en plus, Henri Monnier et ses caricatures de la journée de travail en 1828. Voir pour les citations de Valéry, la biographie de D. Bertholet, *Paul Valéry*, ed. Plon, Paris, 1995, p.110-111, 125-126.

¹⁹ Sur les instances du père de Maupassant, l'amiral Saisset et l'amiral Fourichon le recommandent au ministre de la Marine. Plus tard, c'est Flaubert qui tente de le faire entrer au cabinet de Bardoux, à l'Instruction publique. Voir, G. Thuillier, "Maupassant fonctionnaire", *La Revue Administrative*, n°170, mars-avril 1976, p.131-132 et 136.

une sorte d'entrée en loge...L'État payait peu, mais cet argent rendait un autre son, ce n'était pas l'argent des autres ; personne n'y avait touché ; les six louis d'or mensuels qui me furent octroyés pendant dix ans sortaient du moins jusqu'en 1918, tout neufs, de la Banque de France". Et Morand de regretter la perte du sens du service public et de fustiger le nouvel esprit administratif chez les hauts fonctionnaires : 'Ce culte de l'État existe encore aujourd'hui, mais on y entre souvent comme pour un stage, on bifurque dans la Banque (en argot : le *pantouflage*)' ..."²⁰ .

-Certains corps, et parmi eux les plus prestigieux, se prévalent en effet d'une lignée de grandes ou de belles plumes. C'est le cas des Affaires étrangères où la gloire littéraire a fortement rayonné ²¹ . De 1814 à 1833, Chateaubriand, déjà reconnu comme l'écrivain majeur de sa génération, commence une carrière politique et de haut fonctionnaire de premier rang, ambassadeur à Berlin, Londres et Rome, ministre des Affaires étrangères, pair de France. A côté de ses œuvres relevant de la haute littérature, Chateaubriand a aussi été un auteur politique moderne, multipliant les pamphlets comme des écrits plus techniques y compris de droit constitutionnel. Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, il parle avec détachement de cette période de sa vie et essaie d'atténuer les aspérités de ses positions²² . Arthur de Gobineau dont on se souvient hélas! surtout de son *Essai sur l'inégalité des races humaines*, a aussi commis de belles nouvelles orientales, esquissé des épisodes de ses postes à l'étranger dans *Trois ans en Asie* et une *Vie de voyages* et écrit de savoureuses lettres à sa fille Diane, sa "princesse toquée", alors qu'il était en poste à Téhéran (1861-1863). L'amour d'un père attentionné et cultivé y apparaît, tout comme les mœurs politiques persanes du temps des Khajars ²³ . Les noms de Claudel, de Paul Morand, Giraudoux, Saint-John Perse, Roger Peyrefitte viennent immédiatement à l'esprit. Plus près nous, l'on pense à Pierre-Jean Rémy et ses romans "italiens" ou "chinois", jusqu'à notre diplomate-ministre, Dominique de Villepin qui trouve le temps de nous communiquer sa passion pour la poésie (*Éloge des voleurs de feu*, Gallimard, Paris, 2003) , de s'entretenir d'*Un autre monde* (L'Herne, Paris, 2003) avec des intellectuels tel Régis Debray ou des écrivains-diplomates comme Carlos Fuentes, ou de nous faire part de ses rélexions politiques dans son dernier livre *Le requin et la mouette* (Plon-Albin Michel, 2004), dont le titre est emprunté à René Char et l'ambition bien vaste est ainsi résumée : " Être français, disait Gombrowicz, c'est précisément prendre en considération autre chose que la France". Pouchkine a été, à partir de 1817, un éphémère fonctionnaire des Affaires extérieures à Saint-

²⁰ P.Morand, *Venises*,ed.Gallimard/Nrf, Paris, 1971, p.99-100.Souligné dans le texte.

²¹ Voir *Diplomates écrivains. Exposition de documents des Archives des Affaires étrangères*, Paris, 1962.

²² G.Berger, "Chateaubriand et la politique", in *ENA Mensuel*, op.cit., p.34-38.

²³ A.de Gobineau, *Lettres à la princesse toquée*, ed.Seuil, Paris, 1988.

Petersbourg²⁴. Le grand écrivain anglais, Lawrence Durrell, a fait de son expérience d'attaché d'ambassade de Sa Gracieuse Majesté en Yougoslavie, dans les années 1950, une désopilante trilogie dédiée d'ailleurs à ses collègues de la chancellerie à Belgrade, où la vie de ces "poivrots super mondains" - qui savent "tout juste écrire et lire", ce qui est "normal" puisqu'ils "sortent d'Eton"- est ponctuée de fraternisations à coup de Slivovitza et semble tout droit sortie d'un film de *nonsense*. Heureusement pour son foie, Durrell démissionne en 1952 pour se consacrer entièrement à sa passion d'écrire²⁵. La carrière diplomatique souvent précédée ou suivie d'une expérience dans l'enseignement supérieur, semble le débouché normal pour les grands auteurs d'Amérique latine. Alejo Carpentier, partisan et collaborateur de Fidel Castro, fut longtemps conseiller culturel à l'ambassade de Cuba à Paris. Pablo Neruda, rêve d'être professeur de français avant d'opter pour la diplomatie, devenant consul du Chili à Barcelone puis à Madrid, ambassadeur en France quand il obtient le prix Nobel de littérature en 1971. Carlos Fuentes, fils de diplomate, est ambassadeur du Mexique à Paris de 1975 à 1977, avant d'enseigner la littérature à Harvard dans les années 1980. Le grand poète mexicain Octavio Paz, prix Tocqueville en 1989, prix Nobel de littérature en 1990, a eu rang d'ambassadeur en Inde de 1962 à 1968. Comment expliquer cette "spécialité" sud-américaine ? Jacques Soustelle, grand connaisseur des civilisations précolombiennes, avance une manière de réponse : " Leur vie et leur art se déploient dans l'espace, traversent les océans, relient leur continent à d'autres -plus particulièrement à l'Europe, et bien souvent à la France. Nomades de la pensée et de la littérature, diplomates ou exilés, poètes errants, leurs voiles s'ouvrent aux vents de l'adversité, de l'aventure ou de l'amour qui les poussent vers nos rivages" (*Le Figaro*, 18 février 1982)²⁶. Les voyages invitent à l'évasion et au rêve et les rêves, on le sait, sont l'étoffe des vies et des livres.

En France, les membres du Conseil d'État aiment et savent écrire. Le plus célèbre d'entre eux, Stendhal a fait école. Les noms de Françoise Chandernagor, première femme major à l'ENA ou de Marc Lambron figurent en bonne place parmi les écrivains actuels. Erik Orsenna, de son vrai nom Eric Arnoult, quoique nommé au tour extérieur, est loin de déshonorer la dimension littéraire de l'institution du Palais-Royal. Régis Debray, lui aussi désigné au Conseil par la faveur du Prince, n'a

²⁴ S.Vitale, *Introduzione* à A.Pouchkine, *Romanzi e racconti*, Milano, Garzanti, 1990, p.IX. Sur Pouchkine, voir aussi A.Meynieux, *Pouchkine, homme de lettres et la littérature professionnelle en Russie*, Thèse Lettres, 1966.

²⁵ L.Durrell, *Sauve qui peut la vie, Un peu de tenue Messieurs, Esprit de Corps*, trad.1994,1995,1996, Nil éditions, Paris.

²⁶ F.Broche, "Petit dictionnaire des écrivains latino-américains vus de Paris", in *ENA Mensuel*, op..cit.p.16-23. Sur Carlos Fuentes, Voir aussi , son Portrait par J.-P. Langellier, "Carlos Fuentes, une colère mexicaine contre Bush", *Le Monde*, 23 octobre 2004.

pu cependant s'y acclimater et a préféré quitter le Conseil d'État pour reprendre sa liberté.

Dans le corps enseignant, secondaire ou supérieur, les écrivains sont légion : Certains au zénith de la célébrité tels Mallarmé, Sartre ou Simone de Beauvoir, d'autres jouissant d'une bonne couverture médiatique comme Annie Ernaux, d'autres enfin méconnus ou à succès confidentiel ²⁷ . L'écrivain anglais David Lodge, lui-même professeur de littérature anglaise jusqu'en 1987, fait les délices des universitaires du monde entier, bien que toute son oeuvre soit une description drôlatique et pourtant si véridique de leur "si petit monde". L'immense écrivain japonais, Natsume Sôseki, formé en Occident sous l'ère Meiji, et professeur de littérature à Tokyo, se moque dans son roman considéré comme "un morceau d'humour anglais" , *Je suis un Chat* ²⁸ , de ses collègues et autres intellectuels de son temps ; il récidive dans *Botchan*, le "petit maître" créé en 1906, jeune professeur frais émoulu de Tokyo, en butte dans un collège de province aux tracasseries de ses élèves et aux méchancetés des autres enseignants ²⁹ . Pour ceux qui penseraient encore que les Japonais manquent d'humour, celui-ci domine encore, un livre plus récent retraçant les amusants *Cours particuliers du Professeur Tadano*, satire des milieux universitaires japonais, d'allure sérieuse et de moeurs burlesques, où l'on peut obtenir une bourse de recherche en France, tout en se cachant et vivant sa vie dans une banlieue de Tokyo, avec la complicité de quelques amis professeurs et farceurs ³⁰ . Proches du monde de l'éducation, quelques bibliothécaires se détachent nettement du lot : Leconte de Lisle, bibliothécaire du Sénat, avec ses *Poèmes barbares* et ses *Poèmes antiques*, et un des plus grands génies littéraires du XXe siècle, l'argentin Jorge Luis Borges qui a dirigé la Bibliothèque nationale de Buenos-Aires.

Pour les douanes, on a pu observer un lien ancien et "mystérieux" entre l'emploi douanier et l'activité littéraire, si l'on passe rapidement en revue les noms des grands écrivains venus de cette administration : dès le XIVe siècle, Geoffrey Chaucer, l'auteur des *Contes de Canterbury* ; au XVIIIe siècle, le poète Robert Burns ; au XIXe siècle, aux États-Unis, Herman Melville le créateur de *Moby Dick* (d'abord instituteur) , Nathaniel Hawthorne (avec sa célèbre *Lettre écarlate*) ; en France, Emile Zola ³¹ . Serait-ce parce que l'écrivain est un être "à la frontière" (*Border line*) ? Les Postes ont donné : l'anglais Anthony Trollope, plus connu pour sa description

²⁷ Voir sur ces derniers, P.Gerbod, op.cit.p.346.

²⁸ N.Sôseki, *Je suis un chat*, ed. Gallimard/Unesco/Connaissance de l'Orient, Paris,trad.fr. 1978.

²⁹ N.Sôseki, *Botchan*, 1ère trad.fr.1990, ed.Le serpent à plumes,Paris, 1996.

³⁰ Yasutaka Tsuitsui, *Les Cours particuliers du professeur Tadano*, ed.Stock/Nouveau Cabinet cosmopolite, Paris, trad.fr.1996.

³¹ L'observation est faite par L.Vandelli, "Il pubblico impiegato nella rappresentazione letteraria", in *L'Impiegato allo specchio* (a cura di Angelo Varni e Guido Melis), ed.Rosenberg&Sellier, Turin,2002, p.37, note 4.

sagace mais pleine d'humour des mœurs parlementaires britanniques au XIXe siècle ; l'américain Charles Bukowski avec son récit très autobiographique, *Post Office*. Le service convoyeur des lettres serait-il aussi inspirateur des Belles-Lettres ?

Si tous les pays et tous les secteurs de l'administration ³² ont employé, à un moment ou à un autre de leur histoire, ceux qui furent et sont encore connus des amateurs de littérature, il n'y a pourtant pas une égalité de condition. Dans certaines contrées comme la Russie ou la France, on peut évoquer une vraie tradition. En Chine, la "bureaucratie céleste", confondant lettrés et administrateurs, a consacré le pouvoir quasi absolu des "mandarins". Une tendance plus accusée existe probablement dans les États centralisés, dès qu'il s'agit de littérature et d'administration, mais on ne peut guère généraliser l'observation. En outre, il importe de relever que parmi les écrivains célèbres, qui ont travaillé pour l'administration, peu ont écrit sur elle et encore cela ne couvre pas toute leur bibliographie. Pour cerner la réalité de l'administration, les œuvres "mineures" de tâcherons méconnus des bureaux sont parfois autrement instructives. Ou alors, il faut chercher du côté des géants littéraires à l'extérieur de la bureaucratie, tel Balzac, pour lesquels l'administration a été une vraie muse. Balzacien, courtelinesque, kafkaïen, autant de qualificatifs couramment appliqués au monde administratif y compris, par ceux qui sont peu familiers de cette(ou de la) littérature.

** L'ADMINISTRATION, MUSE DES LETTRES

L'administration a incontestablement inspiré, sous toutes les latitudes, mais elle a investi l'imaginaire littéraire surtout dans les États où, omniprésente, une administration structurée a eu une emprise très forte sur l'ensemble de la société (en Chine, en Russie, dans l'empire austro-hongrois, en France etc.). Ainsi en Italie où l'unité s'est faite tardivement, la littérature ne s'est pas particulièrement intéressé aux fonctionnaires ; on évoque volontiers un "long silence", même dans les phases historiques où l'emploi public était très débattu en politique et en économie. Quand quelques écrivains en parlent, c'est pour rappeler une situation modeste voire misérable d'un "petit petit-bourgeois" (*il borghese piccolo piccolo*) ³³.

-De plus, il faut faire la part des choses et veiller à ce que la liste des célébrités littéraires ayant exercé dans les bureaux ne relève pas seulement d'un *name dropping*

³² L'armée a alimenté le romantisme. La Sécurité sociale, même, n'est pas en reste. Elle compte parmi ses cadres, Patrick Pécherot, Grand prix de littérature policière pour *Les Brouillards de la Butte* en 2001, qui a été délégué du personnel, rédacteur en chef de *Syndicalisme Hebdo*, l'hebdomadaire de la CFDT, vite passé de la presse syndicale à la littérature. Voir son portrait par G.Meudal, "Le blues énergique de Patrick Pécherot", *Le Monde*, 18-19 août 2002.

³³ L.Vandelli, op.cit.p.33. Voir aussi, G.Melis, "The irresistible rise of Monsù Travet : the Bureaucrat in italian literature from 19th to the 20th century", *Jahrbuch für Europäische Verwaltungsgeschichte*, 1994, p.99 et s.

, flatteur pour l'ego de l'administration, mais peu pertinent pour sa connaissance. A part l'extrait de lettre citée (-encore s'agissait-il d'une correspondance privée), Valéry ne s'est guère soucié de l'administration en général ou en particulier. De Claudel dont l'oeuvre ne reflète d'aucune façon l'univers administratif, il nous reste "quelques pages d'une discrète ironie sur cette bureaucratie d'autrefois, rappelant l'importance de l'heure du thé ou les secrets du protocole" : " Car du temps de ma jeunesse on se chauffait au bois du haut en bas de l'illustre bâtiment et c'est autour d'un feu de bois, vers les cinq heures du soir, avant le "coup de feu" de la signature que l'on se réunissait pour prendre le thé et pour commenter les événements (...) . C'est au sein de ces vénérables traditions que, reçu au concours par je ne sais quel miracle, je fus initié, dans un sentiment profond de mon indignité personnelle, aux mystères du protocole. J'appris les formats de papier appropriés à la dignité des correspondants, les formules d'interpellation, de réclame et de courtoisie n'eurent plus pour moi de secret. On m'enseigna cette haute écriture qui remplit les velins historiques et dont la tradition remonte aux secrétaires du Grand Roi. De "parfaite" jusqu'à "haute", je déclinai sans erreur tous les degrés de la considération.(...) "34 . Courteline, entré à la Direction des Cultes en 1891, débute effectivement au théâtre en 1891 avec *Lidoire* et commence la parution de *Messieurs les ronds de cuir* , à partir de la même année, soit trois ans avant la fin de sa carrière bureaucratique³⁵ . Il est vrai que Courteline prendra pour cibles des pans de l'appareil d'État dans d'autres pièces (*L'article 330* ; *Monsieur Badin* ; *Le gendarme est sans pitié* ; *Le commissaire est bon enfant*) , mais davantage sur le mode de la fantaisie et de la parodie. Quant à Maupassant, sur 2600 pages de ses Contes et de Nouvelles, 300 pages se rapportent à la faune des ministères. Le sujet, il le connaît pour l'avoir vécu ; il en témoigne en décrivant l'univers administratif lugubre, les rapports hiérarchiques ambigus, les figures d'employés (pitoyables, méchants, ennuyeux ou exploités)³⁶ ou de femmes d'employés. Guy Thuillier s'étonne que, malgré cette présence de l'administration dans son oeuvre, Maupassant n'ait pas écrit "un roman sur les ministères.". Il explique que "l'idée" ne lui a pas échappé mais qu'il devait trouver "l'entreprise trop médiocre", lui qui ne s'intéressait qu'à l'imaginaire des employés plutôt qu'à leurs personnes ³⁷ . L'oraison funèbre que Zola a prononcée, à son enterrement au cimetière Montparnasse, nous révèle l'antithèse d'un administrateur : " Jamais homme n'a senti l'encre moins que lui (...) Maupassant était la clarté, la simplicité, la

³⁴ G.Thuillier, "Un jeune diplomate : Paul Claudel", *La Revue Administrative*, n°184, juillet-août 1978, p.375.

³⁵ G.Thuillier, "Courteline bureaucrate", *La Revue administrative*, n°163, janvier-février 1975, p.23-24.

³⁶ Voir entre autres *L'Héritage*, *Bel ami*, *Opinion Publique*, *Le petit, la main, les dimanches d'un bourgeois à Paris*, *A cheval*, *Un million*, *En famille*, *Décoré*, *Épaves*.

³⁷ G.Thuillier, "Maupassant fonctionnaire", op.cit.p.144.

mesure et la force, il avait la bonté rieuse, la satire profonde (...). Ceux qui ne le connaîtront que par ses œuvres l'aimeront pour l'éternel chant d'amour qu'il a chanté à la vie ". De Huysmans, fonctionnaire de 1878 à 1898 à la Direction de la Sûreté, il ne nous est parvenu que quelques allusions dans *En ménage* et *à vau l'eau*, et une seule nouvelle sur l'administration, *La retraite de M.Bougran* (1887-1888) . Et pourtant ce n'est pas l'envie qui lui manquait, tant était forte son irritation contre les directeurs et les chefs de bureau : "Ah si vous saviez ce qu'ils sont tous de solides cuistres ! *Quel beau livre à faire sur eux !* " ³⁸ . Dommage ! Mais Huysmans était un homme "très fin, très prudent, peu bavard" ³⁹ . Cela ne l'empêchera pas -on le verra- d'avoir des problèmes avec l'administration. A noter cependant que même chez des écrivains qui font une oeuvre totalement étrangère à l'administration, on trouve ici ou là, des observations sur ce monde qui leur est connu mais qu'ils souhaitent, à dessein, ignorer. Ainsi, dans *Le Rapport Gabriel*, Jean d'Ormesson, descendant d'une grande famille de noblesse de robe, fils d'ambassadeur, frère d'un inspecteur des finances, lui-même normalien et haut fonctionnaire à l'Unesco, n'omet pas de rappeler cette brillante ascendance. Facétieux, il raconte une anecdote probablement apocryphe : "Les examens et concours tiennent en France, comme dans la Chine des mandarins, une place exorbitante. Le temps de cuire un oeuf se jouent des vies entières. Beaucoup d'oraux de concours consistent en une question tirée au sort - 'Le concours, stipulait un règlement en forme de canular, sera passé sur des sujets tirés au sort, devant des professeurs tirés au sort, par des candidats tirés au sort' -, suivie d'une conversation d'une longueur et d'un intérêt très variables. La légende prétend qu'au concours de l'ENA, parmi les thèmes jetés en vrac à une candidate qui devait plus tard faire une grande carrière, figurait cette question qui relevait sans doute du droit fiscal : 'Quelle est la différence entre un mari et un amant ?- Oh Monsieur, répond la candidate, c'est le jour et la nuit' " ⁴⁰ .

- C'est principalement à travers leur autobiographie fidèle ou romancée que certains écrivains nous font découvrir l'administration qu'ils ont servie. Dans *An Autobiography*, Anthony Trollope dédie le chapitre 3 au *General Post Office* et le chapitre 17 à *l'American postal treaty*. Il y raconte avec humour le ridicule examen d'entrée à la fonction publique, les protections, admettant de lui-même que les sept premières années qu'il passa en poste à Londres étaient détestables, peu satisfaisantes pour lui, partagé entre sa haine du métier et la crainte de perdre son

³⁸ Cité par G.Thuillier, "Huysmans et 'la retraite de Monsieur M.Bougran' ", in *La Bureaucratie en France aux XIXe et XXe siècles*, ed.Economica, Paris, 1987, p.131-132. C'est moi qui souligne.

³⁹ idem, p.125.

⁴⁰ J. d'Ormesson, *Le Rapport Gabriel*, ed.Gallimard/Nrf, Paris, 1995, p.120.

gagne-pain et parfaitement inutiles pour le service public ⁴¹. Le roman totalement autobiographique de Charles Bukowski, *Post Office*, reproduit dès l'ouverture, d'un ton sarcastique, les "règles de comportement" des Postes des États-Unis : "Tous les employés doivent adopter un comportement d'une incroyable honnêteté et de complet dévouement à l'intérêt public. Les employés doivent avoir une conduite de vie conforme aux principes moraux les plus élevés" etc. Ce qui tranche évidemment avec le personnage de Henry Cinaski, le double de Bukowski, porté sur la subornation, l'alcool et des pulsions sexuelles incontrôlables, autant de travers qui lui valent des avertissements disciplinaires et en fin de compte le licenciement ⁴². Les diplomates décrits dans *Les Ambassades* par Roger Peyrefitte, lui-même du Quai d'Orsay, sont des marionnettes ridicules, tout comme dans "les esquisses acides" de son épouse Claude Orcival, auteur de *Ton pays sera mon pays* ⁴³. D'autres s'attachent à d'autres administrations que la leur.

- Stendhal, auditeur au Conseil d'État, dépeint avec sarcasme quelques préfets dans *Lucien Leuwen*, comme l'un d'eux qui marche "par ressorts", en "prétendant à la fois à la grâce et à la majesté". Anatole France, ancien bibliothécaire du Sénat où il avait croisé Leconte de Lisle, fait d'un professeur de lettres anciennes, Monsieur Bergeret, esprit sceptique et pondéré, et du préfet "israélite" Worms-Clavelin, les personnages dominants de sa célèbre tétralogie, *Histoire contemporaine* ⁴⁴, où paraissent toutes les tensions de la République radicale entre la marche vers la laïcité et la montée de l'antisémitisme autour de l'affaire Dreyfus. Par leur notoriété, Stendhal ou Anatole France rehaussent le prestige du corps préfectoral, même quand ils le traitent avec ironie. Mais si l'on veut "un tableau de la vie préfectorale par le bas", il faut feuilleter le roman "misérabiliste" et "médiocre" de Maurice Lemoine, *Les Mal payés*, paru en 1923. L'auteur est un employé obscur, entré jeune à la préfecture au service de la voirie, avant de réintégrer la vie privée. On ne sait presque rien de lui. Son livre est pourtant un document. Guy Thuillier remarque très justement : "L'historien des mœurs et des mentalités y trouvera beaucoup à glaner" pour apprendre mieux sur les préfectures d'autrefois ⁴⁵. Il est vrai qu'en archéologue infatigable, Guy Thuillier n'a jamais dédaigné "déterrer" des ouvrages ignorés du public mais instructif sur l'administration. Le plaisir est au rendez-vous avec les grands, là où les modestes se bornent au renseignement.

⁴¹ A.Trollope, *An Autobiography*, ed.Penguin Classics, London, 1996, p.27 à 42 et 195 et s. D'autres passages mentionnent encore la vie des bureaux.

⁴² L.Vandelli, op.cit.p.19.

⁴³ P.Gerbod,op.cit.p.347-348.

⁴⁴ A. France, *Histoire contemporaine : L'Orme du Mail ; Le Mannequin d'Osier ; L'anneau d'amethyste ; Monsieur Bergeret à Paris*, ed. La Table Ronde/La petite vermillon, Paris, 2004.

⁴⁵ G.Thuillier, "Une préfecture vers 1900 : 'les mal payés' de Maurice Lemoine", *La Revue Administrative*, n°229, janvier-février 1986, p.18-19.

-Prenons ainsi l'histoire des femmes dans l'administration, histoire "subversive" s'il en est. La femme du fonctionnaire est un type très prisé par les auteurs, ce qui n'est pas forcément le cas de la femme au bureau. En France, le premier roman à thèse, *Madame sous-chef*, est dû à Colette Yver qui est extérieure à l'administration ⁴⁶. En 1958, est publié, sans retenir l'attention, *Ces dames les ronds-de-cuir* d'Anna Pasquin, de son vrai nom Madeleine Berry, née Israël. Cette dernière est administrateur civil à la Caisse des dépôts et commence une carrière littéraire dès 1931, avec de nombreux romans, poèmes, essais et critiques sur la littérature. Son mari, André Berry est lui-même professeur poète. *Ces dames ronds-de-cuir* présente une galerie de portraits administratifs : des silhouettes qui passent, telles celles qui se retrouvent "dans la salle des 'lavabos'...sorte de petit parlement " et une protagoniste centrale, sous-chef de bureau, Mlle Serpiquet, dite *Nini Clac-Clac*, vieille fille mariée à l'administration et tyrannique envers son personnel-sa brigade-féminin ⁴⁷. Les pages d'Anna Pasquin sont savoureuses, d'une forte tonalité balzacienne. Il n'en reste pas moins qu'une des plus belles peintures de la femme au bureau est la postière Christine de *l'Ivresse de la métamorphose* de Stefan Zweig, un écrivain autrichien qui n'a jamais été fonctionnaire : " Au bureau de Klein-Reifling, un village sans importance non loin de Krems, à environ deux heures de train de Vienne, cette fourniture interchangeable qu'est le fonctionnaire appartient en 1926 au sexe féminin et a reçu de l'administration, car ce poste fait partie d'une catégorie inférieure, le titre d'auxiliaire des postes. A travers le carreau, on ne distingue qu'un profil de jeune fille terne mais sympathique, des lèvres un peu minces, des joues un peu pâles, des yeux un peu cernés ; le soir, quand elle doit allumer la lampe à la lumière crue, un regard attentif observe déjà sur le front et les tempes quelques légères marques et rides. Cependant, avec la mauve à la fenêtre et l'épais bouquet de sureau qu'elle a dressé dans le lavabo de métal, cette jeune fille représente, de loin, l'objet le plus attrayant du bureau de poste de Klein-Reifling ; on peut lui prédire encore au moins vingt-cinq années de service. Des milliers et des milliers de fois cette main aux doigts pâles lèvera et baissera le guichet grinçant, elle pourra jeter sur le pupitre, du même mouvement, des centaines de mille, peut-être des millions de lettres et du même bruit sec abattre le tampon sur les timbres.(...)". Quelque chose d'essentiel a donc changé dans ce bureau où "sous le haut patronage de l'aigle autrichienne, on ne note jamais de changement visible". Quelque chose est inéluctablement en contravention avec l'ordre, puisque normalement : "L'éternelle loi de la croissance et du déclin se brise devant la barrière administrative ; tandis que

⁴⁶ Voir, G.Thuillier, *La Bureaucratie en France aux XIXe et XXe siècles*, op.cit.p.577-585, 705-716.

⁴⁷ G.Thuillier, "Mœurs administratives : *Ces dames les ronds de cuir* d'Anna Pasquin", *La Revue Administrative*, n°310, juillet-août 1999, p.369-379.

dehors, autour du bâtiment, des arbres fleurissent et se dépouillent, des enfants grandissant et des vieillards meurent, des maisons s'écroulent pour renaître sous d'autres formes, l'administration prouve sa puissance surnaturelle par son invulnérabilité au temps"⁴⁸. Y a-t-il description plus authentique de l'administration, entendue comme entité universelle ? La postière a eu aussi les faveurs de l'opérette viennoise : *Ich bin der Kristel von der Post* a même été chantée par la grande Elizabeth Schwartzkopf.

-La *Mitteleuropa* constitue, en effet, un réservoir inépuisable pour la littérature en général. Et la muse administrative s'y est montrée tenace. Évidemment, on ne peut passer sur l'oeuvre riche et complexe de Kafka. Après son doctorat en droit, Kafka travaille comme stagiaire auprès d'un tribunal, avant de rejoindre l'office d'assurance contre les accidents de travail. Dans ses livres, l'humour noir et la catastrophe métaphysique se côtoient en permanence, et l'administration est plus qu'une référence, une métaphore de la vie elle-même. *Le Procès, Le Terrier, Le Château, Le Verdict, La Colonie pénitentiaire, La Muraille de Chine*, démontent une logique monstrueuse d'enfermement face à une justice supérieure et inaccessible. Dans le *Procès*, K. est arrêté, sans savoir ce dont il est accusé, traverse toute sa vie en liberté provisoire et à défendre une cause qu'il ignore, dans un monde impénétrable, face à un juge qu'il ne parvient pas à atteindre, avant de finir égorgé. "K. , écrit Kafka, vivait pourtant dans un État constitutionnel. La paix régnait partout ! Les lois étaient respectées ! Qui osait là lui tomber dessus dans sa maison ? " L'interrogation restera sans réponse à l'image de l'absurdité de la condition humaine. Mais il n'y a pas que Kafka... Une seule question résume la personnalité du voyer Julius Zihal, fonctionnaire viennois, dans le roman de Heimito von Doderer, *La fenêtre illuminée* : " Un bureaucrate est-il un être humain ? Non, mais il peut le devenir". N'oublions pas non plus *Les Aventures du brave soldat Chvéïk*, du tchèque Jaroslav Hasek ⁴⁹, récit épique d'un homme naïf, affecté comme ordonnance d'un petit lieutenant à Prague, prétexte à une caricature corrosive de l'armée et de son nationalisme.

- L'oeuvre de quelques très grands écrivains fonctionnaires s'offre en miroir de l'administration. C'est le cas de Gogol, surtout dans *Les Nouvelles de Petersbourg, Le Revizor* et les *Âmes mortes*. On y trouve la Table des rangs, édictée en 1722, par Pierre Le Grand qui établit la hiérarchie de l'administration en quatorze grades (où même les roturiers passent pour nobles), on y voit la place à part des fonctionnaires dans la société, le fonctionnement de l'administration et ses dérives, notamment la corruption, l'arrivisme, la misère et la folie. Akaki Akakiévitch du *Manteau*, est promis à l'éternité administrative. Avec Gogol, l'absurde voire le fantastique

⁴⁸ S.Zweig, *Ivresse de la métamorphose*, ed.Belfond, Paris, trad.fr.1984, p.11-12.

⁴⁹ J. Hasek, *Le brave soldat Chvéïk*, ed.Gallimard, Paris, trad.fr. 1932, Folio, 2004.

atteignent les sommets, là où il n'est apparemment question que d'une description réaliste. C'est que le génie s'en mêle...

L'administration est un thème de prédilection pour les russes même pour ceux qui n'en sont pas issus ou s'en occupent peu dans leurs écrits. Ce "clergé laïque qui possède une âme d'encrier" fait travailler l'imagination. Au XIXe siècle, *Passé et méditations* de Herzen, *Une place lucrative* d'Ostrovski, dénoncent l'arrivisme. Tolstoï fait de Karénine (dans *Anna Karénine*) l'archétype du haut fonctionnaire, sec, droit, cruel dans sa vertu théorique, bureaucrate, hypocrite et tyran. Dans *Notes d'un souterrain*, Dostoïevski met l'accent sur la petitesse et la névrose des employés. Dans la période soviétique, il existe une littérature du réalisme soviétique qui prépare l'avènement de l'homme soviétique : L'administration y est valorisée, en même temps qu'un État fort et centralisé et le fonctionnaire est érigé en héros positif, travailleur, intègre et efficace (ex. *La jeune garde* de Fadeïev) . Un peu plus tard, la littérature s'intéresse surtout à l'administration comme machine inhumaine et corrompue, planificatrice au mépris des hommes (ex. *Écluses d'Epiphane* de Platonov, 1927, sur la construction d'un canal). Avec l'institution des camps, l'oppression passe au cœur de la littérature. *Une journée d'Ivan Denissovitch* (1962), *L'Archipel du Goulag* (1968) de Soljénitsine, *Récits de Kolyma* de Chalamov (1978) , *Vie et Destin* de Grossman (1980) nous révèlent une bureaucratie inquiétante et proprement criminelle. Après la Perestroïka, la sève perd de sa vigueur. L'administration est en ruine quand elle n'est pas mafieuse.

- Qui ne connaît le goût raffiné des lettrés chinois, administrateurs, pour la poésie et la littérature ? Le changement du régime et la fonctionnarisation de l'ensemble de la société n'y font rien. Par delà les idéologies, l'atavisme opère merveilleusement. Dans *les Marches du mandarinat*, Zhou Daxin, qui a servi dans l'armée populaire de libération, décrit avec humour, l'itinéraire de Liao Huaibao. Celui-ci, d'une famille qui avait "pour tout héritage, outre trois vieilles chaumières et quelques couvertures usagées, qu'un encrier et des pinceaux", accepte de suivre le conseil de son grand-père agonisant, à l'arrivée des maoïstes au pouvoir : " Un homme ne doit pas se contenter de sa plume pour vivre, haletait-il avec difficulté, il doit...aspérer à devenir... haut-fonctionnaire...Seule une telle fonction permet de jouir de tous les...bonheurs terrestres...de posséder honneurs...femmes...richesses...nobles demeures...Pour être fonctionnaire, il faut être lettré, et tout lettré peut aspirer à devenir fonctionnaire...Nous autres, les Liao, qui savons parfaitement lire et écrire, nous n'avons qu'un pas à franchir pour...devenir fonctionnaires...Il nous faut coûte que coûte franchir ce pas...". Le chef du siège du gouvernement provincial encourage son zèle : " Continue ainsi, et à l'avenir des responsabilités encore plus importantes te seront confiées. Nous sommes en train de construire un nouveau

pouvoir qui a précisément besoin de bon nombre de jeunes cadres. Sais-tu ce qu'est un cadre ? Un cadre n'est autre qu'un fonctionnaire", mais les nôtres n'ont rien à voir avec ceux des dynasties passées de l'histoire chinoise ou de n'importe quel pays étranger. Nos cadres seront des hommes honnêtes, intègres, intelligents, fermement décidés à servir le peuple et à travailler pour son intérêt" ⁵⁰ . Le chemin du Rastignac chinois est tracé mais l'ordre nouveau garde bien des choses- et les pires- des temps anciens. D'autres romans accusent la surveillance et la délation généralisées dans l'administration, la pratique du "bain", autrement dit l'obligation forcenée d'auto-critique des fonctionnaires, sans oublier les délires criminels consécutifs à la Révolution culturelle. Avec l'ouverture économique sous Deng Xiaoping, la nouvelle génération est confrontée à un appareil bureaucratique rigide et contraignant. A la manière des auteurs russes et chinois du début du XXe siècle ou d'un Vaclav Havel, Liu Zhenyun détaille dans *Les Mandarins* les affrontements et les petites perfidies au sein d'une administration centrale, à la nomination d'un nouveau ministre. L'ouverture du roman donne le ton : "Les toilettes du deuxième étage étaient bouchées". Et l'auteur de trouver, par le biais de la métaphore, le moyen d'expliquer par la qualité et la propreté des lieux à divers étages la hiérarchie administrative, ses prétentions et les rumeurs sorties de la fréquentation des commodités ⁵¹ .

- L'importance des locaux de l'administration n'a pas échappé à Balzac, le plus grand auteur français à écrire sur l'administration et cependant en dehors de l'administration. Que n'a-t-il dit de la "vie rapetissée des bureaux, des "corridors obscurs"? " La Nature pour l'employé, selon Balzac, c'est les bureaux, son horizon est de toutes parts borné par des cartons verts ; (...) son ciel est un plafond auquel il adresse ses bâillements et son élément est la poussière". Naturellement, pour lui, les déménagements des administrations sont "les plus grotesques de Paris" : "La batterie de cuisine la plus sale est infiniment plus agréable à voir que les ustensiles de la cuisine administrative-" (*Les Employés*) . Balzac embrasse de son regard toute l'administration, qu'il oppose les petits commis rangés dans la catégorie "vie occupée" au haut fonctionnaire relevant de la "vie élégante" (*Pathologie de la vie sociale*) ou bien "l'Angoulême noble, l'Angoulême bureaucratique" (*Illusions perdues*) ; qu'il dénonce "la serre chaude du concours" (*Le cousin Pons*) , ce concours "invention moderne, essentiellement mauvaise et mauvaise non seulement dans la science mais encore partout où elle s'emploie : dans les Arts, dans toute élection d'hommes, de projets ou de choses" (*Le curé de village*) ; qu'il décrie l'intervention néfaste des femmes dans l'avancement des employés : " Tu n'as pas deviné la femme

⁵⁰ Zhou Daxin, *Les Marches du mandarinat*, ed.Stock/Nouveau cabinet cosmopolite, Paris, trad.fr.1998, p.14-15, 26-27.

⁵¹ Liu Zhenyun, *Les Mandarins*, ed.Bleu de Chine, Paris, trad.fr.2004.

de quelque sous-préfet de la Lippe ou de la Dyle qui vient d'essayer de faire un préfet de son mari ? " (*La paix du ménage*) ; qu'il critique "les habitudes du *dolce farniente* administratif" qui font que "l'employé se comportait (...) avec (le gouvernement) comme une courtisane avec un vieil amant, il lui donnait du travail pour son argent" (*Les Employés*) ; qu'il se gausse du "génie des employés", en fait de leur bêtise : " Les difficultés surexcitent le génie des employés qui souvent sont des gens de lettres, et qui se mettent alors à la recherche de l'Inconnu avec l'ardeur des mathématiciens du Bureau des Longitudes" (*Pierrette*) ; qu'il stigmatise de façon péjorative le bureaucrate : " Vous devinerez le bureaucrate à cette flétrissure horizontalement imprimée dans le dos par la chaise sur laquelle il s'appuie si souvent en pinçant sa prise de tabac ou en se reposant des fatigues de la fainéantise" (*Pathologie de la vie sociale*) ; qu'il invente des néologismes dévalorisants, ainsi le verbe "administrationaliser"(*Ferragus, chef des Dévorants*). Les références peuvent s'égrener à l'envi. Balzac est aussi un grand maître de la science administrative ⁵² . Pour le Professeur Roland Drago, *Les Employés* constitue à la fois "un véritable traité de science administrative" et "aussi un livre de doctrine par les critiques qu'il comporte et les projets de réforme qui y sont présentés ⁵³ .

On peut comprendre la tentation pour un écrivain fonctionnaire d'instruire le procès de son administration ou de la ridiculiser , comme l'ont fait, entre autres, Roger Peyrefitte ou Paul Guth avec *le naïf aux quarante enfants*. Il est plus pénible d'admettre que des sommités comme Victor Hugo règlent leurs comptes avec l'administration, moins pour des raisons de principe que par revanche personnelle. Dans son poème *A quatre prisonniers*, Hugo s'en prend aux juges qui ont condamné son fils Charles et trois de ses amis pour délit de presse, les traitant de "vils", de "groupe abject et stupide". Dans ses *Conseils aux jeunes magistrats*, il les décrit comme des "bourreaux empressés" de plaire aux gouvernants. Dans le poème *A propos d'Horace*, Hugo se venge de ses anciens professeurs ; il est vrai qu'il n'est guère tendre avec le corps enseignant, qu'il s'agisse des régents de collèges ou des maîtres des facultés de l'État accablés de tous les noms et de tous les maux, dans son poème *L'Âne* ⁵⁴ . Malgré la pertinence de certains de ses propos, on est mal à l'aise quand le génie s'abaisse...

- *Last but not least*, de façon inattendue, l'administration fait aussi irruption dans l'univers de la littérature enfantine ou dite "de jeunesse". La surprise ou le paradoxe ne sont qu'apparents. A regarder de près leurs comportements et leurs jeux, l'on s'aperçoit que l'enfant, s'il rechigne à obéir, apprécie néanmoins l'autorité

⁵² Voir, H. de Balzac, *Oeuvres*, ed. du Club français du livre.

⁵³ R. Drago, *Cours de Science administrative*, Cours de droit, 1968-1969, p.39.

⁵⁴ Cité par P.Gerbod, op.cit., p.352-353, 356.

(-combien rêvent d'être policiers ou gendarmes ou maîtresses d'école?) et aimerait bien commander sinon tyranniser son entourage, si l'opportunité lui est offerte. Les relations enfantines sont aussi régies par des rituels et des codes de conduite fort exigeants. Quant au papier, c'est une des premières matières que les enfants manipulent, pour y écrire ou dessiner ou pour en faire des cocottes du même nom. De plus, ni l'ordre ni l'absurde ne les rebutent. L'administration n'est donc pas un objet si étrange ou étranger pour eux. La bande dessinée, est riche en références à l'administration. Citons seulement une brève allusion à L'ENA par Goscinny et Uderzo, dans *Obélix et compagnie*, où Jacques Chirac est caricaturé sous les traits du personnage Caius Saugrenus, un romain diplômé de l'École Nouvelle d'Affranchis⁵⁵. Isaac Bashevis Singer, prix Nobel de littérature, trouvait "au moins 500 raisons" pour écrire pour les enfants, parmi lesquels : "Ils croient encore en Dieu, la famille, les anges, les sorcières, les lutins, la logique, la clarté, la ponctuation et des tas d'autres choses périmées"⁵⁶. On comprend dès lors l'éclatante réussite universelle des aventures de *Harry Potter*, personnage inventé par Joanne K. Rowling, dont les aventures se vendent sinon s'arrachent par millions. Dans les cinq livres actuellement parus, la magie domine tout comme l'administration obsède. Au cœur de la féerie, il y a un ministère de la Magie dirigé par un ministre, Cornelius Fudge. Ce ministère est un décalque d'un ministère ordinaire ; il est divisé en services et en départements, savoir : un service des détournements de l'Artisanat "moldu" (-dans le jargon sorcier, tout ce qui n'est pas magique ou tous ceux qui ne sont pas sorciers), un service de régulation des déplacements par cheminée, un département de réparation des accidents de sorcellerie, un département des jeux et sports magiques, un département des transports magiques, un département de contrôle et de régulation des créatures magiques etc. Arthur Weasley, le père du meilleur ami de Harry, est un cadre dirigeant, expérimenté et consciencieux du ministère. Son épouse destine ses deux fils à marcher sur les traces de leur père. Les lois de ce ministère sont sévères et gouvernent tous les sorciers. Le ministère de la Magie a le droit d'infliger des sanctions. Ainsi, "transplaner" (-autrement dit disparaître d'un endroit pour réapparaître instantanément ailleurs), sans autorisation préalable, est passible d'une lourde amende. Pour les cas sérieux, l'incarcération est prévue à la prison d'Azkaban. Le ministère de la Magie ne néglige pas les relations internationales, grâce à son Département de la Coopération magique, visant à établir des normes standard pour l'épaisseur des fonds de chaudron. Il organise encore la

⁵⁵ La bande dessinée, qui n'est pas traitée ici, est devenue un genre littéraire à part entière, méritant à ce titre une vraie contribution.

⁵⁶ "FL.N, "Les bonnes raisons d'écrire pour les enfants", *Le Monde des livres*, , 26 novembre 2004, p.V.

Coupe du monde de "quidditch", sport en vogue parmi les sorciers se jouant sur des balais, version olympique du shabbat des sorcières ⁵⁷.

Pour rester sur ce registre, il convient de se demander si l'administration, bonne mère compréhensive pour ses hommes de lettres, ne se transforme pas quelquefois en mauvaise fée, un peu rosse, un brin Carabosse.

*** L'ADMINISTRATION, MARÂTRE DES LETTRES ?

Il n'est pas seulement question ici, des services de l'administration proprement chargés de la censure des livres et autres œuvres d'art au nom de valeurs idéologiques et/ou morales d'une époque, même s'ils seront évoqués. Le problème est plus complexe car il concerne les fonctionnaires écrivains eux-mêmes. Le style administratif est en cause mais aussi le droit et les devoirs de l'agent de l'État, sans compter la nature du régime politique (pour ne pas dire policier), autant d'entraves à la liberté d'expression et de création.

-Pour Marc Fumaroli, le style administratif, "langue de bois", est une "vraie amputation de la langue (qui) équivaut à une censure" ⁵⁸. Censure ? On pourrait même parler d'émascation mentale. Du moins c'est l'opinion de Maupassant qui sent son génie gâché par le style administratif : "C'est la faute de la Marine, dès qu'il y a dans une besogne un soupçon de travail officiel, le style officiel me reprend et je ne peux plus m'en dégager"⁵⁹. Ses perpétuelles récriminations auprès de Flaubert attestent son désarroi presque pathologique de ne pouvoir travailler à son œuvre : "(...) Mon ministère m'énerve, (...) je ne puis travailler, (...) j'ai l'esprit stérile et fatigué par des additions que je fais du matin au soir, et (...) il me vient par moments des perceptions si nettes de l'inutilité de tout, de la méchanceté inconsciente de la création, du vide de l'avenir..."⁶⁰. Anthony Trollope affirme avoir essayé, tout au long de sa carrière administrative, d'améliorer le style officiel, apportant ici ou là dans ses rapports, une touche de burlesque, un léger éclat d'indignation ou une faible lueur de pathos, de quoi transformer l'ordinaire de l'écriture bureaucratique, au grand dam de ses supérieurs horrifiés pour ce manquement aux usages ⁶¹. Le

⁵⁷ J.K.Rowlings, *Harry Potter à l'école des sorciers*, 1997 ; *Harry Potter et la chambre des secrets*, 1998 ; *Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban*, 2000 ; *Harry Potter et l'ordre du Phénix*, 2003 . Tous parus chez l'ed.Bloomsbury, Londres. Voir M. Leupe, *L'Image de l'administration dans les arts visuels du XIXème au XXIème siècle*, mémoire de DEA de science administrative, Paris II, septembre 2004, p.98 et s. Rappelons que J.K.Rowlings a d'abord été secrétaire puis a enseigné l'anglais à l'étranger, notamment au Portugal.

⁵⁸ M.Fumaroli, op.cit.p.40.

⁵⁹ Cité par G. Thuillier, "Maupassant fonctionnaire", op.cit.p.140, note 107.

⁶⁰ Idem, p.135, lettre du 5 juillet 1878.

⁶¹ A.Trollope, op.cit.p.89-90 : " *Through my whole official life I did my best to improve the style of official writing. I have written I should think some thousands of reports,-many of them necessarily very long, some of them dealing with subjects so absurd as to allow a touch of burlesque ; some few in*

cas de l'écrivain mexicain, Juan Rulfo (1918-1986) , de son vrai nom Juan Nepomuceno Carlos Perez Rulfo Viscaïno, est quasi clinique, "inexplicable", à moins d'admettre que les bureaux sont des tombeaux pour des écrivains "assassinés" en pleine gloire. Obscur employé de la firme américaine Goodrich, Rulfo publie en 1953 le *Llano en flammes* , roman à succès international, manifeste de ce qu'on appellera le "réalisme magique" sud-américain. Deux ans après, il écrit un grand roman inspiré de la Révolution mexicaine, *Pedro Paramo* , mondialement consacré. Curieusement, son inspiration se tarit définitivement à partir du moment où il devient fonctionnaire à l'Institut indigéniste de Mexico⁶² . Mystère jamais élucidé...

-L'obligation de réserve imposée à tous les fonctionnaires est encore plus durement ressentie par ceux d'entre eux qui se mêlent d'écrire en dehors des bureaux. Anthony Trollope, l'auteur des *Three clerks* , s'était déjà rendu coupable de "official offence", en publiant son livre. Il aggrava son cas par une "greater offence", en donnant une conférence sur la fonction publique (*Civil Service*), dans une des salles de réunion du *General Post Office* , où il était employé. Son supérieur estima que sa conduite méritait la révocation. Mais le *Postmaster General* ne fit que rire ("he only laughed") à cette suggestion. En effet, Trollope était un excellent employé, sa conférence avait été autorisée et rien, dans son allocution, ne se prêtait au reproche. Seulement, Trollope avait émis une doctrine nouvelle, celle qui reconnaît aux fonctionnaires, par delà leur condition de serviteurs de l'État, des droits de citoyens⁶³ . On comprend aussi la souffrance de Paul Valéry, tenu à la réserve en 1898, alors qu'il aurait voulu "exploser" en articles pour démonter les ressorts et "les mécanismes secrets" de l'Affaire Dreyfus⁶⁴ .

-La bureaucratie et les idées politiques ne font pas bon ménage. Verlaine, modeste employé de la Commune de Paris, est destitué pour ses sympathies communardes, lesquelles étaient plutôt d'ordre symbolique. Le père de Paul Claudel, lié au clan Ferry, craignait en 1898 les "notes politiques" sur son fils qui aurait pu passer pour clérical et non républicain⁶⁵ . Huysmans, employé à la Direction de la Sûreté à des fonctions à la limite de la politique et de l'administratif (- il s'agissait des expulsions des étrangers et de la chasse aux anarchistes) , paya pour ses "tendances cléricales". La parution d'*En route* en 1895 ne lui causa pas de tort

which a spark of indignation or a slight glow of pathos might find an entrance.(...) I had learned so to write my reports that they who read them should know what it was that I meant them to understand. But I do not think that they were regarded with favour. I have heard horror expressed because the old forms were disregarded and language used which had no savour of red tape".

⁶² F.Broche, "Petit dictionnaire des écrivains latino-américains vus de Paris", in *ENA mensuel*, op.cit., p.22.

⁶³ A.Trollope, op.cit.,p.89.

⁶⁴ D.Bertholet, op.cit.,p.131.

⁶⁵ G.Thuillier, "Un jeune diplomate : Paul Claudel ", op.cit., p.372-385.

mais à l'annonce de la publication de *La Cathédrale* par *l'Echo de Paris*, il fut convoqué au cabinet du ministre où on l'interrogea directement sur la date d'impression de son livre et on l'"avisa qu'on avait besoin de (sa) place, que d'ailleurs (il serait) plus libre pour écrire en s'en allant". Après quelques péripéties où il note au passage le plaisir ministériel et "le gros effort de la bande franc-maçonne du ministère" de se débarrasser d'"un sale clérical", au demeurant "étrange fonctionnaire", la sortie lui est aimablement indiquée. "J'ai quitté le ministère, écrit-il, poussé doucement dans le dos, mais au milieu d'une haie de gens brandissant des encensoirs. Le ministre m'a bombardé chef de bureau *in extremis*, et m'a fait écrire une lettre où il exprime le vif regret (!) de perdre un tel serviteur (...). Je me fais un peu l'effet maintenant d'un vieux caniche auquel on a subitement retiré sa muselière et qui remue en liberté ses badigoinces.(...)Si le ministère a déployé tant de grâces pour me déloger, je le dois à la salutaire crainte des polémiques" ⁶⁶. Zola, lui, manquera la croix de la Légion d'honneur à cause d'un article critique dans *Le Figaro* ⁶⁷; il est vrai qu'il est en première ligne du combat pour Dreyfus.

D'autres fonctionnaires plus importants et/ou plus importuns font aussi les frais de leur audace. Dans *Bella* (1926), Giraudoux, diplomate au Quai d'Orsay, règle ses comptes avec le personnel politique de son temps, traitant Raymond Poincaré de "sinistre lorrain", de "ministre revanchard" proche de Barrès, l'opposant à Philippe Berthelot "seul plénipotentiaire de Versailles qui eût recréé l'Europe avec générosité"; pour lui c'est le combat de "la fantaisie contre le dossier, le vent contre la poussière". Cela lui vaut d'être relégué pendant huit ans dans une annexe obscure, "la commission d'évaluation des dommages alliés en Turquie", sans pouvoir s'adonner à l'écriture. Double ironie de l'histoire : son supérieur hiérarchique le poète Alexis Léger alias Saint-John Perse n'intervint pas en sa faveur, comme si la fraternité entre écrivains n'existait pas ; en 1939, Giraudoux est nommé commissaire général à l'information, ce qui fit de lui un grand responsable de la censure dont il s'efforça d'atténuer la rigueur, d'où son surnom de "Cisaudoux" ⁶⁸.

Aux États-Unis, la logique du *spoil system* entraîna en 1840, la chute de Nathaniel Hawthorne (nommé en 1838, à la douane du port de Boston), suite à la défaite du parti démocrate dont il était membre. Encore ne fut-il pas démissionné pour des raisons politiques, mais une virulente campagne de presse essaya de l'impliquer dans une affaire de corruption dont les preuves ne furent jamais apportées. Hawthorne souffrira de cette mise à l'écart, au point d'en parler avec

⁶⁶ "Huysmans, et 'la retraite de Monsieur Bougran' ", in G.Thuillier,op.cit., p.120, 126-130.

⁶⁷ G.Thuillier, "Maupassant fonctionnaire", op.cit.p.139.

⁶⁸ Voir J. Brody, *Jean Giraudoux*, ed.Gallimard/"NRF Biographies", Paris,2004. Citations tirées du Compte rendu dans *Le Monde des Livres*, 24 septembre 2004.

quelque amertume, dans l'introduction de *La Lettre écarlate*, qui selon lui, aurait pu s'intituler "Les papiers posthumes d'un surintendant décapité"⁶⁹.

-Les régimes absolutistes ou totalitaires font de l'obligation de réserve un devoir d'alignement et d'adhésion sans condition. On n'est déjà plus dans l'ambiance pourtant inquiétante du *Château* de Kafka, mais dans la suffocation cauchemardesque du *Palais des rêves* d'Ismaël Kadaré où nul n'est à l'abri de l'inquisition de l'administration qui hante et régente jusqu'aux songes nocturnes des citoyens-sujets terrorisés. En Russie, la littérature a toujours été affaire d'État. La remarque est valable pour la période tsariste comme à l'époque soviétique. En 1790, Raditchev, noble et haut fonctionnaire publie *Voyage de Saint Petersburg à Moscou*, où il critique à la fois le servage mais surtout le despotisme et la corruption ("vol, forfaiture, prévarication") de l'administration russe. Il est condamné à mort, mais sa peine est commuée en dix ans de détention en Sibérie, par l'impératrice "éclairée", Catherine II, amie de Diderot. Tout au long du XIXe siècle, le gouvernement considère comme subversif et révolutionnaire tout écrit à caractère original ou créateur. La censure, tantôt lourde tantôt plus libérale, touche toute la littérature, *a fortiori* ceux qui s'attaquent à l'administration et en font partie. Pour Lénine, "chaque artiste a le droit de créer librement ; mais nous communistes, devons le guider conformément à notre programme". Les écrivains deviennent des intellectuels organiques de l'appareil d'État, pour reprendre la terminologie d'Althusser. Des instruments bureaucratiques propres sont établis pour les encadrer. En janvier 1925, est créée l'Association russe des écrivains prolétariens (le RAPP), organisme assez dépendant du Parti (du point de vue financier, idéologique et juridique), mais autonome dans son fonctionnement, ce qui suscite quelquefois des tensions. Au retour d'URSS en 1926 où il avait été officiellement invité, l'écrivain Joseph Roth écrivait : " A la terreur rouge, exaltante, sanguinaire de la Révolution, a succédé la terreur obtuse, silencieuse, noire de la bureaucratie"⁷⁰. Staline considère l'écrivain comme un "ingénieur des âmes", ce qui suppose la coercition totale sur l'activité littéraire tendue vers le "réalisme socialiste". L'Union des écrivains soviétiques voit le jour en avril 1932 ; c'est elle qui exclura Anna Akhmatova en 1946 et Boris Pasternak en 1958. Il est vrai qu'en juin 1957, une voix officielle avait indiqué la ligne à suivre : "L'activité créatrice doit être pénétrée de l'esprit du combat pour le communisme". Dans l'Allemagne nazie, le ministre de la Culture, Dr Rosenberg n'avait pas dit autre chose : " La personnalité de l'artiste doit se développer librement et sans entrave. Nous exigeons néanmoins une chose, le respect de nos principes". Tout le reste, bien sûr, relevait de l'art ou de la littérature "dégénérés",

⁶⁹ L. Vandelli, op.cit., p.23-24.

⁷⁰ Cité par L.Vandelli, op.cit.p.30.

méritant l'holocauste des livres quand ce ne fut celui des personnes. Ceux qui servent encore l'administration dans ces périodes troubles sont, en général, à titre actif ou passif des "collaborateurs". Si de plus, ils écrivent, ils vivent dans une ambiguïté à la limite de la schizophrénie et cultivent des relations "incestueuses" avec la politique. Marcel Aymé notait acridement dans ses *Écrits politiques* : " C'est la faiblesse de presque tous les écrivains qu'ils donneraient le meilleur d'eux-mêmes et de ce qu'ils ont écrit de plus propre, pour obtenir un emploi de cireur de bottes dans la politique". Sans tomber dans l'outrance, on peut affirmer que l'ambassadeur allemand Otto Abetz a pu "séduire" et "manipuler" des intellectuels français, sous l'Occupation, et réussir une "collaboration culturelle", au mieux grâce à leur indifférence. Ainsi, un Jean-Paul Sartre, enseignant par ailleurs, n'a pas été "perturbé" dans la poursuite de son œuvre ⁷¹ . Dans ces cas, la question de l'écrivain fonctionnaire est en quelque sorte comprise dans celle de l'écrivain en général. On frôle l'équilibre délicat des consciences.

-Le choix d'un pseudonyme, procédé courant hier comme aujourd'hui, est souvent un moyen commode pour un fonctionnaire de concilier vie administrative et vie littéraire, d'où une certaine "indulgence" de l'administration, une tolérance envers des serviteurs si particuliers. Le cas de Courteline, de son vrai nom Georges Moinaux, en est l'illustration. Expéditionnaire à l'administration des Cultes, il commence à publier en 1891, sous forme de feuilleton, puis en 1893 en volume *Messieurs les ronds de cuir*, sans susciter de réaction de la part de ses supérieurs. Courteline a pris la précaution d'éviter les allusions aux conflits existant à l'intérieur de la Direction. Il "se sentait" même "assez en sécurité pour signer du nom de Courteline, en 1889, la protestation de 55 écrivains contre les poursuites qui menaçaient *sous-off* de Descaves". Pourtant en 1894, les choses s'enveniment pour lui, sans qu'on en sache les vraies raisons. Il commence à insister auprès de son directeur Dumay pour obtenir une mise en disponibilité car sa "famille, écrit-il, est désolée de (le) voir donner (sa) démission et (le) prie instamment de ne pas renoncer à ce qu'ils appellent 'le morceau de pain' (...)". La presse parle de destitution alors que Courteline "est mis en disponibilité à sa demande". L'auteur est ému de cette fausse nouvelle et annonce à un reporter : "Révoqué ! Révoqué ! Eh bien en voilà une histoire. Mais pas le moins du monde : j'ai tout simplement prié Monsieur le Directeur d'accepter ma démission parce que mes travaux présents sont incompatibles avec les fonctions que j'exerçais (...) " ⁷² . Trois ans plus tard, Courteline sera décoré de la Légion d'honneur.

⁷¹ B. Lambauer, "Otto Abetz, le manipulateur", in *ENA Mensuel*, op.cit., p.54-55.

⁷² Voir G.Thuillier, "Courteline bureaucrate", op.cit., p.23-24. P.23 note 19, sur la pétition en faveur de Descaves.

-Il est fort instructif de noter la psychologie de ces "artistes", rêveurs et bohèmes peut-être mais guère adeptes du suicide administratif. Claudel était sensible à l'admiration qu'il suscitait, sans se départir pendant de longues années d'une réserve, utile à la Carrière, vis-à-vis de l'administration. *La Ville et Tête d'Or* parurent ainsi sans nom d'auteur. Guy Thuillier observe à son propos, avec une pointe de sarcasme : "C'est un garçon prudent, boutonné, qui sait éviter de se faire remarquer et de mélanger les genres" ⁷³, même s'il avait de l'"allant" et de l'"imagination", ce qui "inquiétait un peu le Département"⁷⁴. Il est rare de voir des écrivains fonctionnaires claquer intempestivement la porte de l'administration. En général, ils temporent, multiplient à l'instar de Maupassant, des congés maladie, usent de toutes les astuces administratives (mise en disponibilité, congés sans solde, retraite anticipée etc.) pour éviter la sanction suprême de démission ou de révocation. Quand ils veulent "médire" de l'administration - ou plutôt lui dire ses quatre vérités-, ils patientent jusqu'à leur radiation des cadres de l'administration. Il faut absolument citer deux puissants articles antibureaucratiques de Maupassant dans *le Gaulois*, *Le prolétariat administratif* en 1882 et *Le haut et le bas* en 1883. Voici quelques lignes du premier : "(...) De toutes les classes d'individus, de tous les ordres de travailleurs, de tous les hommes qui livrent quotidiennement le dur combat pour vivre, ceux-là sont le plus à plaindre, sont les plus déshérités de faveurs. On ne le croit pas. On ne le sait point. Ils sont impuissants à se plaindre ; ils ne peuvent pas se révolter ; ils sont liés, bâillonnés dans leur misère, leur misère correcte, leur misère de bachelier. Comme je l'aime, cette dédicace de Jules Vallès : "A tous ceux qui, nourris de grec et de latin, sont morts de faim!" (...). Dans le second, il se montre encore plus virulent, invitant ses anciens collègues à la rébellion ouverte et violente : "(...) Debout, employés des ministères et des préfectures, saisissez vos plumes et vos couteaux à papier, et resserrez dans leurs cabinets les préfets et les ministres. Cela vous serait si facile, à vous, de murer un ministre pendant quatre ou cinq jours(...)" ⁷⁵. Ou alors, il faut une notoriété sans faille pour pouvoir s'offrir le luxe de partir avec éclat, tel l'écrivain mexicain Octavio Paz, prix Nobel de littérature en 1990, qui démissionne de son poste d'ambassadeur en Inde en 1968, pour protester contre la répression du mouvement étudiant par le gouvernement de son pays. En général, l'administration se fait volontiers complice de la cautèle de ses cadres écrivains et préfère des compromis plus ou moins réussis. N'oublions pas qu'en régime parlementaire, la presse est puissante et peut nuire au gouvernement, en attaquant l'administration. Peut-être y a-t-il aussi de la part des autorités le souci

⁷³ G.Thuillier, "Un jeune diplomate: Paul Claudel", op.cit.p.376.

⁷⁴ "Un Rapport de Claudel en 1901", in G.Thuillier, *Bureaucraties et bureaucrates en France au XIXe siècle*, ed.Droz, Genève, 1980, p.608-610.

⁷⁵ Cité par G.Thuillier, "Maupassant fonctionnaire", op.cit.p.143.

de ne pas se couvrir de ridicule devant une postérité élogieuse pour “ses” écrivains.

-La mansuétude n'est pourtant pas toujours de mise. Il arrive que l'administration mette en garde ses écrivains, même ceux qui optent pour un nom de plume. Le 24 avril 1913, Klotz, ministre de l'Intérieur soulève le problème des préfets écrivains et auteurs dramatiques : “ Des incidents récents ont appelé mon attention sur les inconvénients regrettables qui peuvent résulter de la publication ou de la représentation sur la scène d'ouvrages littéraires ou dramatiques émanant de fonctionnaires de l'administration préfectorale. Elle (la critique) ne distingue en effet que très rarement le caractère de l'écrivain de celui du fonctionnaire et, même si elle ne se propose d'autre objet que de diminuer le mérite des ouvrages que vos collaborateurs peuvent être amenés à produire, elle risque de compromettre leur prestige et leur autorité vis-à-vis de leurs administrés. Mais aussi, parfois, viennent s'engager des polémiques de presse...C'est pourquoi j'ai décidé que toute œuvre destinée au public, quand elle a pour auteur un fonctionnaire de l'administration préfectorale, et même si celui-ci dissimule sous un pseudonyme sa personnalité, ne pourrait être justifiée ou représentée qu'avec l'assentiment de l'autorité supérieure”⁷⁶ . C'est une rupture “avec une certaine tradition de libéralisme”, “la pratique des bouts-rimés”, voire “un signe du déclin”⁷⁷ . Il est vrai que le corps préfectoral est l'autre grande muette de la nation et que les responsabilités préfectorales dans le maintien de l'ordre doivent pouvoir se combiner avec la liberté littéraire.

-Le dilemme est semblable à d'autres niveaux : ainsi le “prétexte apparent” de la nouvelle, déjà citée, de Henri Chardon, *Chef de bureau et romancier*, est bien la condamnation du “dualisme” fonctionnaire-écrivain, nuisible au bon exercice du métier d'administrateur ⁷⁸ . La légende crédite Courteline- et lui-même l'a reconnu par écrit- d'avoir donné la moitié de son traitement à un collègue expéditionnaire, pour faire le travail à sa place, pour que lui puisse se consacrer au journalisme et à ses pièces de théâtre ⁷⁹. Maupassant n'arrête pas de se plaindre auprès des siens, il écrit en 1878 à Flaubert : “Mon chef m'a trouvé, l'autre jour, travaillant pour moi (je n'avais rien à faire pour le bureau) et il m'a défendu de m'occuper d'autre chose que d'administration et même de lire pendant les sept heures de présence. ‘Il faut, m'a-t-il dit, reprendre notre correspondance depuis dix ans et la lire’. Les forçats sont

⁷⁶ Cité par R.Bellion, préfet honoraire, “L'Histoire intérieure de la France de 1898 à 1914 et les préfets et la République radicale”, in *7 Études pour servir à l'histoire du corps préfectoral*, Revue *Administration*, n° spécial, 1983, p.192.

⁷⁷ Idem, p.193.

⁷⁸ G.Thuillier, “*Chef de Bureau et romancier...*”, op.cit.,p.16.

⁷⁹ G.Thuillier, “Courteline bureaucrate”, op.cit.,p.23.

moins malheureux”⁸⁰. L’administration dicte ses règles, ses horaires et sa routine à celui dont la créativité génère ses propres exigences. Ceux, qui savent dresser un mur plus ou moins étanche entre leurs deux vies ou leurs deux personnalités, rencontrent peu de problèmes. A cet égard, Claudel, encore lui, offre un exemple convaincant. Il a su faire preuve d’“une science” et (d’) un tact extraordinaires”, même si sa “situation fausse du poète” et “les orages de sa vie privée”-sa passion pour Madame V.- irritent les bureaux et nourrissent des lettres de dénonciation contre lui, lors de son séjour en Chine. Il est non seulement maintenu mais, à partir du moment où il surmonte sa crise morale et spirituelle et se range, en se mariant en 1906, “il commence, en quelque sorte, une nouvelle carrière” et même “une belle carrière”⁸¹. Certains divorcent du service public pour incompatibilité d’humeur et de comportement. Gogol dont le génie a immortalisé le type de l’expéditionnaire russe, a été un employé inexact, aigri, instable et hypocondriaque, quittant en 1831 les bureaux, pour enseigner l’histoire à l’Institut patriotique des jeunes filles puis aux universités de Kiev et de Saint Petersburg, avant de s’en lasser et de tout laisser pour partir voyager en Europe⁸². La plupart n’ont souvent qu’à s’en prendre à eux-mêmes. Les sanctions disciplinaires et autres disgrâces ne sont pas nécessairement dues à l’intransigeance de l’administration. Pouchkine était d’une indolence extrême, relevée même par ses amis, pour ce qui concernait le bureau ; sa révocation en 1824 du poste de fonctionnaire du gouvernement d’Odessa, n’est pas tant imputable à son relâchement au travail qu’à sa propension aux conquêtes féminines, notamment à sa qualité d’amant notoire de l’épouse de son supérieur hiérarchique, le très susceptible gouverneur Vorontsov. L’on sait qu’une douzaine d’années plus tard, la passion manifeste du jeu et des femmes l’amena à un duel qui lui fut fatal. L’alcoolisme est la cause des déboires disciplinaires et du licenciement de Charles Bukowski des Postes des États-Unis. Le recours aux dossiers personnels et aux fiches signalétiques permet de mieux démêler les relations complexes des écrivains fonctionnaires. Au ministère, Maupassant, correctement noté et même couvert dans une certaine mesure par ses supérieurs, semble avoir pratiqué un absentéisme récurrent, “trois jours par semaine en moyenne”⁸³. Mallarmé, professeur d’anglais de 1864 à 1894, présenté comme “un martyr de l’enseignement” par Seignobos, est

⁸⁰ G.Thuillier, “Maupassant fonctionnaire”, op.cit., p.136.

⁸¹ G.Thuillier, “Un jeune diplomate : Paul Claudel”, op.cit.,p.382-383.

⁸² Voir, H.Troyat, *Gogol*, ed.Flammarion, Paris, 1971. Voir aussi *Histoire de la littérature russe* (ouvrage coll.), tome 1, *Le XIXe siècle*, “L’époque de Pouchkine et de Gogol”, ed.Fayard, Paris, 1996.

⁸³ G.Thuillier, “Maupassant fonctionnaire”, op.cit.p.140. En 1879, le parquet d’Étampes l’avait poursuivi pour “outrage à la moralité publique et religieuse et aux bonnes mœurs” pour *Au bord de l’eau*. Malgré quelques inquiétudes, il doit probablement à “l’air indifférent” de son ministre, l’ordonnance de non-lieu finalement obtenue dans cette affaire.

“conscientieux” mais ses vers “provoquent le rire général” dans le milieu scolaire ; on parle de sa “fausse originalité”, de sa tenue de classe “médiocre”, on dit qu’“il n’est pas très fort en langue anglaise” ; en 1876, après la parution de *l’Après-midi d’un faune*, le proviseur du lycée Fontanes à Paris écrit à son sujet : “ Ce professeur s’occupe d’autre chose que de son enseignement et de ses élèves. Il recherche la notoriété et sans doute un certain profit, dans ses publications qui n’ont aucun rapport avec la nature de ses fonctions au lycée Fontanes”. En 1879, l’Inspecteur général Lerambert va jusqu’à se demander “si on n’est pas en présence d’un malade”⁸⁴ (sic).

La notation administrative peut s’avérer injuste, maladroite ou imprudente. Hormis les régimes totalitaires, même les gouvernements autoritaires peuvent faire preuve de “générosité” à l’égard des milieux culturels, cherchant des alibis, défenseurs volontaires ou non de leur légitimité dans leurs écrits, ou alors accorder de petites tolérances pour se racheter une conduite dans l’opinion. Le scribe est en quelque sorte le double du Prince, et l’administration, bras exécutant du gouvernement, en dépit de ses torts et de ses tares, est plutôt patiente avec les ou “ses” hommes/femmes de lettres, en un mot bon public.

Les temps changent aussi... En 1965, *Le Rapport dont vous êtes l’objet*, satire de la bureaucratie communiste, hisse Vaclav Havel au rang des dissidents majeurs, lui qui avait déjà donné de la voix contre la très stalinienne Union des écrivains ; des années plus tard, il réussit la révolution “de velours” et devient Président de la République tchèque ⁸⁵. De nos jours, il y a même de la déférence, à titre posthume, de la part de l’administration à l’égard de “ses” écrivains, jadis subversifs. Actuellement, le *Centre Georges Pompidou*, organisme public, présente une exposition en hommage au philosophe et grand professeur que fut Michel Foucault dont la pensée critique s’est exercée contre le système répressif de l’État ⁸⁶. Et la *Maison des Amériques latines* commémore le centième anniversaire de la naissance du poète-ambassadeur chilien Pablo Neruda⁸⁷. Quant aux hommes politiques français de gauche comme de droite, souvent hauts responsables administratifs, ils rêvent d’écriture ; tous deviennent unanimes, de manière quasi caricaturale, pour célébrer, dans un exercice imposé, les “chers disparus” de la République des Lettres, faisant

⁸⁴ G.Thuillier, “Feuilles signalétiques : Mallarmé, Huysmans, Lapouge”, in *Bureaucratie et bureaucrates en France*, op.cit., p.596-599.

⁸⁵ F. Broche, “Vaclav Havel, de la dissidence à la présidence”, *ENA Mensuel*, op.cit.p.56-57.

⁸⁶ Exposition *Portrait de Michel Foucault en philosophe*.- Le parcours intellectuel du philosophe en images et en texte, *Centre Georges Pompidou*, jusqu’au 13 décembre 2004.

⁸⁷ Exposition *Pablo Neruda : “J’avoue que j’ai vécu”*, *La Maison des Amériques latines*, Paris, jusqu’au 28 janvier 2005.

leur une devise qui vaut intime conviction sur la place publique, "Aux grands (et moins grands) hommes de lettres, la Patrie reconnaissante". Certains tels le général de Gaulle et François Mitterrand sont de vrais écrivains et aiment à s'entourer d'auteurs et d'intellectuels. Ce n'est pas pour rien qu'un André Malraux fut ministre de la Culture du Général. Le Général reconnaissait sa ferveur pour deux écrivains-soldats, Vauvenargues et Vigny, déclarait volontiers : "L'esprit de la Ve République, vous le trouverez dans les *Cahiers de la Quinzaine*" de Charles Péguy, quand il ne se livrait à des "ibsénités" en amateur des pièces d'Ibsen ⁸⁸. N'a-t-il pas donné du "cher Maître" à Sartre ? Les temps changent encore du côté des écrivains, fonctionnaires ou non ; on assiste désormais à l'étiage de la veine pamphlétaire et polémique, la "*cultural correctness* à la française" (-expression du romancier Jean-Philippe Domecq) gagne peu à peu. A *La Littérature sans estomac* ⁸⁹, les pouvoirs administratifs et politiques ne cherchent plus tracas.

Le problème réside ailleurs, entre le commis obéissant et l'inspiré en état de perpétuel dissident, entre celui qui a pour fonction l'administration et celui qui a pour intime injonction la seule imagination ou la réflexion. Il y a du *desperado* chez l'écrivain possédé par son art, un démon très personnel, perturbateur de l'ordre et de l'esprit bureaucratiques, naturellement rétif à la notion d'"intérêt général", démon invincible car "écrire est une malédiction à laquelle on n'échappe pas"⁹⁰, pour notre bonheur à tous...

⁸⁸ A.Larcen, "Les passions littéraires du général de Gaulle", *ENA Mensuel*, op.cit., p.58-60.

⁸⁹ C'est le titre d'un livre de 2002 de Pierre Jourde, un professeur grenoblois spécialiste de Huysmans et de Vialatte. Cité par F.Broche, "Pamphlétaires et polémistes", *ENA Mensuel*, op.cit.p.49.

⁹⁰ L'écrivain colombien Alvaro Mutis, interview au *Quotidien de Paris*, 28 novembre 1995. Cité par F. Broche, In *ENA Mensuel*, op.cit.p.21.

